

DOUBLE ET SUBSTITUTION DANS *ŠĪRAT BAYBARŞ*¹ LE CAS DE ŠĪĤA ĞAMĀL AL-DĪN

FRANCIS GUINLE

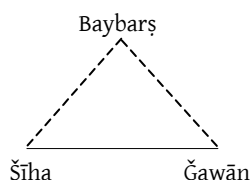
Université Lumière-Lyon II

CERAN - ENS-LSH/ICAR 3

Parmi les stratégies narratives les plus caractéristiques des *siyar*, le double et son corollaire, la substitution, trouvent une expression particulièrement développée dans *Sīrat al-Malik al-Zāhir Baybarş*. Double et substitution affectent plusieurs personnages et/ou fonctions narratives, et parmi eux, de façon très spectaculaire, Ša'bān Ibn Sayf al-Qabā'il Ğamāl al-Dīn, dit « Šīĥa ».

Contrairement à ce qui se produit dans la recension d'Alep² de la *Sīra* et dans la version imprimée du Caire³, dans la recension de Damas, Šīĥa est très rapidement introduit au sein du récit. Il s'agit là d'une des caractéristiques de cette recension et d'un de ses grands principes narratifs : l'auditeur est toujours informé très tôt au sujet d'un personnage, ou d'un plan, d'une trahison, etc., par une explication incise, plus ou moins longue, qui dévoile les dessous de l'affaire. En ce qui concerne Šīĥa, son apparition dans le récit est étroitement liée au passé de Ğawān, prêtre chrétien et ennemi juré de Baybarş et des musulmans qui, au début du récit, tient le poste de Grand *Qāḍī* du Caire au *dīwān* du roi al-Şāliĥ Ayyūb. Dans les recensions autres que celle de Damas, de nombreuses allusions laissent entendre que le Grand *Qāḍī*, qui se fait appeler Şalāĥ al-Dīn, n'est pas celui qu'il prétend être, mais son rôle et sa véritable identité ne sont révélés que bien plus tard, au moment de

l'enlèvement de Baybars par Ğawān qui le fait conduire à Gênes où il rencontre alors Šīḥa pour la première fois⁴. Dans la recension de Damas, dès le septième fascicule, le narrateur introduit une longue explication en forme de biographie concernant Ğawān et incluant sa rencontre avec Šīḥa. Cette biographie incise fait pendant à celle de Maḥmūd/Baybars⁵ qui nous est révélée dans un épisode du fascicule 3. Dans cette biographie que j'appellerai « *Sīrat Ğawān* », nous prenons connaissance avec Ğawān des prédictions du *Livre des Grecs* (*Kitāb al-Yūnān*) qui désignent Maḥmūd/Baybars et Šīḥa comme les deux ennemis de Ğawān. Très vite on se rend compte qu'il s'agit d'un ennemi à deux têtes et que l'un se révèle être le double de l'autre. Très vite aussi, on comprend que Šīḥa est en fait le véritable opposant à Ğawān en ce sens où il représente son image inversée, usant des mêmes ruses, rendant coup pour coup avec les mêmes armes. Il s'installe alors une relation triangulaire, au sommet de laquelle le roi peut à la fois maintenir sa position supérieure et son intégrité.



Alors que Baybars ne peut qu'agir au grand jour, son nom de règne « al-Malik al-ẓāhir » faisant écho à l'une des grandes données du récit : *al-bāṭin* vs *al-ẓāhir*, Šīḥa, au contraire, agit dans l'ombre pour mieux faire jaillir la lumière.

I. ŠĪḤA, DOUBLE DE BAYBARŞ

Si l'on considère que la *Sīrat Ğawān* fonctionne dans un effet de miroir avec *Sīrat Maḥmūd*⁶, on constate alors certains parallèles évidents entre Maḥmūd/Baybars et Ša'bān/Šīḥa. Alors que Maḥmūd doit se déguiser et

se faire passer pour un mamelouk pour échapper à ses oncles assassins, Ša'bān prend les vêtements de son cousin 'Ibrāhīm afin de ne pas être reconnu par Ğawān. Acheté comme mamelouk pour le compte du roi al-Šāliḥ Ayyūb, Maḥmūd est contraint d'entreprendre un voyage de Brousse à Damas. Au cours de ce voyage, il est sans cesse reconnu, en particulier par les *fidāwīyeh* ismaéliens, comme l'élus du Livre des prédictions ismaélien (*al-Ğafr*) ; de façon similaire, bien que se faisant passer pour son cousin, Ša'bān n'arrive pas vraiment à tromper Ğawān qui est persuadé qu'il s'agit bien de lui et non pas de 'Ibrāhīm, même lorsque les autres tentent de le convaincre du contraire. Car Ša'bān est aussi l'objet de prédictions du *Livre des Grecs*, que Ğawān a découvert chez son oncle Karsīmūn et dont il a pris connaissance. Dans ce livre, ses deux ennemis lui sont révélés, Maḥmūd d'une part et Ša'bān d'autre part, dont il est dit qu'il le mettra à mort en le découpant en autant de morceaux qu'il y a de jours dans l'année. La quête de Ğawān est donc, dès le départ, une quête toute personnelle, qu'il cache sous le masque de la religion et qui consiste à neutraliser ses deux ennemis. Tout comme le *Livre des Ismaéliens* prédit que Baybarş deviendra roi d'Égypte, le *Livre des Grecs* prédit que Ša'bān deviendra sultan des forteresses et des citadelles, c'est-à-dire chef suprême des Ismaéliens. La prédiction est d'autant plus intéressante qu'elle suppose qu'un non-Ismaélien régnera sur les *fidāwīyeh*, gens des montagnes. La lutte de Baybarş pour imposer son pouvoir à l'intérieur (voir, par exemple, les révoltes des émirs) passe par ses victoires contre l'ennemi commun extérieur, les Francs, d'une part, les adorateurs du feu d'autre part⁷ ; de la même manière, c'est grâce à ses prouesses, presque toujours masquées derrière celles d'un Ismaélien récalcitrant, lors de la prise des différentes villes franques par exemple, que Šīḥa s'impose aux gens des forteresses et des citadelles comme leur souverain suprême. Mais, alors que Baybarş gagne ouvertement des batailles, *manifestant* ainsi sa puissance aux yeux de tous, selon le principe du *zāhir*, Šīḥa agit le plus souvent

dans l'ombre, avançant toujours masqué, en maître des ruses et des souterrains cachés, selon le principe du *bāṭin*⁸. En ce sens, *Sīrat Baybarş* possède bien deux héros, ou encore un héros à deux têtes. Ayant lu le *Livre des Grecs*, Šīḥa connaît les prédictions et le rôle qu'il doit tenir et participe ainsi du Monde du Secret. Il donne dans *ce qui est caché* pour le rendre *manifeste* à travers Baybarş. Il est significatif que dans *Sīrat Baybarş*, Baybarş connaît l'existence des livres des prédictions mais ne les a pas lus⁹.

Le pacte entre Baybarş et Šīḥa a lieu à Gênes, sous l'égide du roi al-Şāliḥ Ayyūb mais, bien avant la « cérémonie » qui les renomme, sans aucun autre signe que le langage, les deux se sont reconnus comme frères. Ainsi Šīḥa, qui se fait alors passer pour Ğūnīt, le fils du Babb Ḥannā de Gênes, et prêtre chrétien vêtu de noir comme il se doit, change de vêtements et accueille Baybarş par le salut musulman qui fonctionne alors comme un signe de reconnaissance :

Le prêtre Ğūnīt entra ; il avait échangé ses vêtements noirs pour une tenue blanche. Il dit : « Le salut sur toi. » S'étonnant de cela, Baybarş lui répondit : « Et sur toi le salut et la miséricorde de Dieu et sa bénédiction. Qu'est-ce que cela veut dire, prêtre Ğūnīt, tu es chrétien et tu m'accueilles avec le salut de l'islam¹⁰ ? »

Ce pacte passe aussi par le rituel religieux des ablutions purificatrices et de la prière :

Ils se levèrent et firent leurs ablutions ; Baybarş vit que le prêtre faisait les ablutions légales (*'ammāl yatawwaḍā wūḍū' šar'ī*) selon les quatre rites (*'alā l-'arba'at maḍāhib*) ; puis ils firent la prière et il [Baybarş] vit qu'il la faisait selon la loi de Muḥammad (*'alā l-šarī'ati-l-muḥammadiyya*¹¹).

Alors que Šīḥa utilise la forme d'adresse « *yā 'amīr Baybarş*¹² », dès que Baybarş apprend de quoi il retourne, il utilise la forme « *yā 'aḥī*¹³ » à plusieurs reprises, si bien que Šīḥa ne tarde pas à s'adresser à lui de la

même manière lorsqu'il lui apprend l'arrivée du roi al-Şālīḥ 'Ayyūb venu pour le délivrer :

Alors il se présenta devant Baybarş et lui dit : « Mon frère, le roi vient d'arriver¹⁴. »

À la fin de l'épisode de l'enlèvement de Baybarş à Gênes (*Diwān Baybarş ma'a Şīḥa fī Ğanūah*, SB, vol. 2, fasc. 19-20), le roi al-Şālīḥ 'Ayyūb, venu délivrer Baybarş, formalise le pacte entre eux et les renomme :

Le roi dit alors : « Au Nom de Dieu », puis il lut un passage du Coran et conclut le pacte entre eux. Puis il dit à Baybarş : « Ton nom est Maḥmūd, et la Dame de Damas t'a donné le nom de Baybarş. À présent, je te nomme Rukn al-Dīn¹⁵ car, sur ma vie et ma tête, le temps venu, tu seras le pilier de la religion ; quant à toi, Şīḥa, ton nom est Şa'bān et ton surnom Şīḥa ; le temps venu, tu donneras à la religion toute sa splendeur, en conséquence je te nomme à présent Ğamāl al-Dīn¹⁶. »

Si les deux personnages semblent avoir des rôles désignés, complémentaires, ces rôles peuvent s'inverser, renforçant la notion de double. En effet, Şīḥa, parfois, agit en plein jour et se jette dans la bataille, sabre au clair, en lançant son chant de guerre, comme n'importe quel guerrier de la *Sīra*. À l'inverse, Baybarş ne dédaigne pas se déguiser à l'occasion, pour agir dans l'ombre afin de mieux faire jaillir la vérité. De nombreux exemples pourraient illustrer cette inversion ; j'en citerai deux, un pour chaque personnage. Le premier concerne Şīḥa et son engagement dans la bataille :

L'empereur de Rome et ses fils ayant lancé une grande offensive contre l'islam avec l'aide des deux fils du roi d'al-Ğazā'ir, al-Damakīn et Ḥūd, Ma'rūf se retrouve à affronter ces derniers à Chypre. Les navires déjà armés partent pour Chypre avec 'Arnūs et le roi. Ma'rūf retrouve ainsi son fils, 'Arnūs, et Baybarş envoie 'Ibrāhīm en ambassade auprès de Damakīn. Celui-ci demande un délai de quatre mois pour prendre des ordres de Bāşqrān (l'empereur de Rome), mais Baybarş déclare l'état de guerre immédiat. Du côté des chrétiens, entre en lice

Naṣīr¹⁷, *fidāwī* ismaélien qui a quitté les siens pour ne pas se soumettre à Šīḥa. Baybars demande à Šīḥa de s'occuper de lui. Šīḥa découvre sa cachette dans un monastère, prend la place de la prieure et drogue Naṣīr. Il le ramène au roi et l'on s'apprête à l'exécuter. Il se tourne vers les uns et les autres et, finalement, c'est 'Arnūs, touché par une de ses paroles, qui demande grâce pour lui. On lui donne une charge et il prend les armes contre les chrétiens. La bataille s'engage alors et Šīḥa entonne son chant de guerre. Il se bat contre Damakīn et le décapite¹⁸.

L'apparition de Šīḥa sur le champ de bataille est étroitement liée au contexte. Ayant usé de la ruse pour ramener Naṣīr dans le camp musulman, il entreprend, par l'exhibition de ses prouesses guerrières, de le soumettre à son autorité. Il est donc naturel que ce soit Naṣīr qui introduise dans le récit la présence de Šīḥa sur le champ de bataille :

Alors arriva un cavalier en armure qui se lança sur l'aile droite des infidèles et se mit à frapper de son sabre. Mais ce cavalier était de petite taille et Naṣīr se demanda de qui il s'agissait. Il questionna [ses compagnons] à son sujet. On lui dit qu'il s'agissait du sultan des forteresses et leur force, père des grands desseins, Šīḥa Ġamāl al-Dīn, sabre d'al-Zāhirī¹⁹.

Šīḥa entonne alors son chant de guerre :

Ġamāl al-Dīn se mit alors à chanter et s'écria : « Allah est le plus grand !
Je suis le chef des chefs des forteresses et leur force
Šīḥa Ġamāl al-Dīn, sabre d'al-Zāhirī²⁰. »

Šīḥa se pose donc comme chef suprême des Ismaéliens et bras droit de Baybars. Choisi par Baybars pour régner sur les forteresses et les citadelles, il est l' élu de l' élu en quelque sorte, et les deux livres de prédictions montrent à quel point leurs destins sont liés.

Le second exemple concerne l'utilisation du déguisement et de la ruse, modes caractéristiques du fonctionnement de Šīḥa par Baybars.

L'épisode en question inclut la mort feinte de Baybars et trouve un parallèle dans la mort feinte de Šiḥa lors d'un autre épisode. Celui qui nous concerne s'intitule « La Conquête d'al-'Arīš ». Il marque une avancée de Baybars vers le pouvoir suprême et la confirmation de son pacte avec Šiḥa. L'épisode se situe à un moment important de l'ascension de Baybars :

S'étant révolté contre Aybak, devenu roi d'Égypte, Baybars s'est fait proclamer roi à Damas (al-Malik al-'Ādil) et a accepté le trône à certaines conditions que les émirs de sa suite, y compris le Grand Vizir Šāhīn, ont acceptées. En route pour le Caire, l'armée passe devant la ville d'al-'Arīš, où s'est déroulée une bataille entre les fils du Babb d'al-'Arīš et l'escorte de la femme de Baybars, toute nouvelle épousée, sauvée *in extremis* par l'intervention du Chevalier Sans Nom²¹ (*dā'i' al-ism*). Apprenant ce qui s'est passé, Baybars veut anéantir al-'Arīš pierre par pierre. Ils arrivent à l'endroit de la bataille et Baybars fait enterrer les musulmans, puis il ordonne à Qalawūn de prendre des hommes et de se rendre à al-'Arīš. Mais, lorsqu'il arrive, il trouve la ville protégée, les murs armés. Baybars fait planter les tentes devant la ville. La nuit, ne dormant pas, il entend un bruit et trouve Ġamāl al-Dīn Šiḥa qui vient le prévenir qu'un certain Zinīttū, envoyé par le Babb al-Farānhīš, va venir le tuer. Šiḥa lui indique ce qu'il doit faire : tuer Zinīttū, lui couper la tête et prendre ses vêtements pour se faire passer pour lui, et entrer dans la ville comme s'il apportait la tête de Baybars.

Une nuit, Zinīttū entre dans la tente de Baybars, mais celui-ci l'attend et le frappe avec le *litt* de Damas²². Il le déshabille, change de vêtements avec lui et lui coupe la tête. Puis il se rend dans la ville, se faisant passer pour Zinīttū apportant la tête de Baybars au Babb.

Pendant ce temps, au camp des musulmans, 'Uṭmān trouve le cadavre et pense qu'il s'agit de Baybars. Il alerte tout le camp. On décide de l'enterrer et, en ôtant ses vêtements, on découvre le dessin de la croix sur sa poitrine. Qalawūn s'écrite que Baybars était chrétien, mais le vizir Šāhīn le dément. La porte de la ville s'ouvre et Zinīttū/Baybars en sort et provoque les musulmans. Les émirs vont le combattre les uns après les autres pendant sept jours, et il les fait tous prisonniers. Le huitième jour il provoque à nouveau les musulmans et, cette fois-ci, c'est 'Īdamur qui va sur le champ de bataille. Baybars entonne un chant et se fait reconnaître de lui. Il lui dit de se battre et, lorsque la fin du

combat sonnera, de prévenir le vizir Šāhīn de tenir l'armée prête car le lendemain, il ouvrira les portes de la ville.

Mais Ğawān arrive et se doute de quelque chose. Il pense que Zinīttū est en fait Baybarš et il prévient le Babb : si 'Īdamur est fait prisonnier, alors il s'agit bien de Zinīttū, sinon, il s'agit de Baybarš. Lorsque la fin du combat sonne, 'Īdamur retourne chez les musulmans et prévient le vizir.

Ğawān fait préparer pour Baybarš un repas dans lequel il verse du *banġ*²³. Mais arrive le prêtre de Gênes, Ğūnīt Ibn al-Rīm, qui est en fait Šīḥa. Ğawān lui fait porter le repas à Baybarš et Šīḥa le prévient. Baybarš fait semblant de tomber, et Šīḥa annonce à Ğawān que son plan a réussi. Ğawān se précipite auprès de Baybarš, mais celui-ci se relève et frappe Ğawān. Le Babb, entendant le bruit, arrive et appelle la garde ; Baybarš pousse son chant de guerre et se bat comme un lion. Šīḥa avertit les gardiens de la prison qui accourent et, pendant ce temps, il libère les prisonniers en leur disant d'aller ouvrir les portes de la ville. Baybarš continue de se battre lorsque l'armée entre dans la ville. Ğawān et le Babb poursuivent Šīḥa. Les musulmans prennent la ville, la pillent et la brûlent. Comme personne ne veut entrer dans la ville en feu, Baybarš décide de partir seul à la recherche de Šīḥa. Il trouve un passage souterrain par lequel il pense que Ğawān et le Babb se sont enfuis. Il y entre et, derrière une porte, il trouve Šīḥa attaché et avec lui Ğawān et le Babb, qui s'apprêtent à l'exécuter. Ils s'enfuient, laissant là Šīḥa ; Baybarš les poursuit et monte sur la muraille qui donne sur la mer. Il pense qu'ils s'y sont jetés. Il délivre Šīḥa qui lui dit de lui montrer l'endroit, puis de retourner au camp et d'aller attendre un signe de lui sur la colline al-'Ağūl, puis Šīḥa plonge lui-même dans la mer.

Le résumé est un peu long, mais il montre clairement le tandem Šīḥa/Baybarš à l'œuvre. D'une part, on voit comment Šīḥa est l'instigateur du plan (ruse, déguisement) que Baybarš devra mettre en action. On voit aussi comment Baybarš improvise à partir du canevas indiqué par Šīḥa, qui lui laisse une certaine latitude. Voulant profiter de l'absence de Ğawān, Baybarš demande à Šīḥa :

« Mon frère, que dois-je faire pour profiter de l'absence de Ğawān ? » Il lui dit : « C'est facile, tue Zinīttū, celui qui veut venir te tuer ; mets ses vêtements afin de lui ressembler ; coupe-lui la tête et porte-la jusqu'à al-'Arīš. Là, utilise le salut franc pour les gardes et dis-leur : 'Je suis Zinīttū', et présente-toi devant le

Babb et dis-lui : 'Voici la tête du roi des musulmans.' Le lendemain, présente-toi sur le champ de bataille et fais prisonniers des musulmans. Ensuite, fais comme tu le sens²⁴. »

Baybars suit les conseils de Šiḥa en ce qui concerne la ruse, mais quant à son « improvisation », elle se résume à se battre contre tous les soldats présents lorsque, découvert, il feint d'avoir été drogué par Ğawān et se rue sur eux. Dans presque tous les cas où l'affrontement se produit entre les musulmans et des non-musulmans, la ruse n'est qu'un prélude à la bataille qu'elle prépare pour la victoire plus facile des musulmans, mais qu'elle ne remplace jamais. En revanche, lorsque « l'ennemi » est aussi musulman, alors la ruse sert à remplacer la bataille car, selon un des principes de l'islam, souvent répété par Baybars lui-même, on ne se bat pas contre des musulmans²⁵.

Il arrive à Šiḥa de se déguiser en prêtre anonyme, mais le plus souvent, ses déguisements sont des impostures au sens où il prend l'identité d'une personne connue et nommée. En revanche, les déguisements de Baybars sont, en général, anonymes ; ainsi, lorsqu'il se déplace dans le royaume, il aime à se déguiser en Kurde, alors que lorsqu'il fait le tour de sa bonne ville du Caire, c'est souvent sous l'habit d'un derviche. Dans l'épisode de Zinīttū, c'est Šiḥa qui lui conseille de prendre l'identité de son ennemi. L'habileté de Šiḥa, non seulement à se déguiser, mais à véritablement prendre l'identité d'un autre et à contrefaire ses gestes et sa parole, n'a d'égale que l'habileté de Ğawān à en faire autant.

II. ŠIḤA, DOUBLE DE ĞAWĀN

Si Šiḥa et Baybars fonctionnent comme doubles positifs et complémentaires, le premier étant l'adjuvant du second, en revanche, Šiḥa et Ğawān fonctionnent comme doubles qui s'opposent tout en se ressemblant, comme dans le rapport entre un cliché négatif et son double positif.

Sur les fresques qui ornent les sept salles que Ğawān découvre au monastère de son oncle Karsīmūn, et qui retracent toute la carrière passée et à venir de Baybars, Ğawān perçoit le lien entre le jeune mamelouk malade qui devient roi à la tête d'un *dīwān* fabuleux, et celui qui provoquera sa mort :

Il [Karsīmūn] le chercha et entra par la septième porte. Il le vit debout, comme pétrifié. Il lui dit : « Qu'as-tu, Ğawān ? » Il répondit : « Mon oncle, que représente cette peinture ? » Il lui dit : « Le règne de ce roi adviendra, et pendant son règne un prêtre du nom de Ğawān sera découpé en autant de morceaux qu'il y a de jours dans l'année ; et celui qui le mettra en pièces s'appelle Ša'bān Ibn Sayf al-Qabā'il, et son surnom est Šiḥa. » Il lui dit alors : « Mon oncle, y a-t-il quelqu'un d'autre que moi dont le nom est Ğawān ? » Il lui dit : « Je ne sais pas, peut-être s'agit-il de toi²⁶ ! »

Lorsque Ğawān découvre le *Livre des Grecs*, il apprend le nom du roi et se rend compte que son ennemi est bicéphale :

Et celui dont le nom est Ša'bān Ibn Sayf al-Qabā'il, issu des tribus arabes de Ğazza, et qui deviendra sultan des montagnes, s'en prendra à lui et ne cessera de le poursuivre jusqu'à ce qu'il mette la main sur lui et le mette en pièces au *dīwān* du roi al-Zāhir²⁷.

C'est donc bien d'abord pour sauver sa peau que Ğawān entreprend de combattre ses deux ennemis, et l'opposition est, avant tout, celle de deux forces dont l'une tente de faire échouer la prédiction, l'autre de la faire aboutir. Parti à la recherche de Ša'bān, Ğawān le trouve à Ğazza et décide de l'enlever et de l'emmener à Gênes²⁸. C'est alors, comme nous l'avons vu, que Ša'bān joue son premier tour à Ğawān en prenant l'identité de son cousin 'Ibrāhīm. Notre premier contact avec Ša'bān passe donc par cette ruse et définit pour nous le personnage comme maître des ruses et des impostures. Ğawān confirme cette identité en

lui donnant son surnom : Šīḥa. En effet, ayant été rejeté sur la grève après une tempête, Ša'bān tente de fausser compagnie à ses ravisseurs alors qu'ils se sont endormis sur la plage :

Il lui vint alors l'idée de s'enfuir. Il se leva et se mit à courir sur cette terre, cherchant un endroit où il pourrait bien aller. Il vit alors devant lui un bosquet d'armoise (šīḥ). Il entra dans le bosquet dans l'intention de se cacher jusqu'à ce que le navire reparte.

Mais Ğawān, se réveillant, chercha Ša'bān du regard. Ne le voyant pas, il se mit à sa recherche et le trouva caché dans le bosquet d'armoise. Il lui dit : « Que Dieu t'anéantisse ! Tu es Šīḥa puisque tu te caches parmi les armoises. » Et à partir de ce moment-là, le surnom de Šīḥa s'attacha à lui.

Le texte nous donne donc une origine du surnom de Ša'bān, et l'on pourrait y voir un rapport avec la plante et sa fonction curative et purgative. En effet, pendant l'Antiquité et à travers tout le Moyen Âge, l'armoise, en particulier l'absinthe, était considérée comme une panacée. Compte tenu de la fonction de Šīḥa dans la *Sīra*, comme celui qui purgera l'islam du mal extérieur que représente Ğawān, et du fait qu'il est également très souvent le médecin des corps²⁹, ce surnom est tout à fait approprié. Mais un autre sens de Šīḥa s'applique encore mieux à lui : Protée, celui qui change continuellement de forme³⁰. Nous touchons là à l'essence même du personnage.

D'une certaine manière, Ğawān et Šīḥa commence leur « carrière » ensemble. Ils prennent conscience, par la même voie, que leurs destins sont étroitement liés. Ğawān, dans un premier temps, cherche à s'approprier Šīḥa (comme il s'est approprié al-Burfluquš, son jeune disciple), vraisemblablement pour mieux le contrôler et se débarrasser de lui au moment opportun. Mais la duplicité de l'un n'a d'égale que celle de l'autre. Ils partagent la connaissance des prédictions du *Livre des Grecs*, mais aussi un autre secret qui, dans l'esprit de Ğawān, met

Šīḥa à sa merci, mais qui est en fait à double tranchant, car il s'agit d'une double imposture. Lorsque Ğawān et Šīḥa débarquent à Gênes, ils rencontrent l'autre oncle de Ğawān, Saqrāq qui, d'une part, remarque une ressemblance entre Šīḥa et Ğūnīt, le fils du Babb de Gênes, et d'autre part, leur apprend que ce même Ğūnīt vient de mourir. Ğawān imagine alors un stratagème : il remplace le cadavre de Ğūnīt par Šīḥa et fait croire au Babb qu'il peut ressusciter son fils. Tous se rendent au cimetière et là, Ğawān réalise son « miracle ». Šīḥa « devient » donc Ğūnīt et reste à Gênes, pendant que Ğawān repart pour le Moyen-Orient, tue un Šayḥ rencontré par hasard (Šalāḥ al-Dīn), dont il prend l'identité, et se fait engager au *dīwān* du Caire par le roi al-Šāliḥ Ayyūb, comme Grand *Qāḍī*. Nous nous retrouvons donc dans la situation où Šīḥa a pris l'identité d'un mort et officie comme prêtre dans un monastère génois, et Ğawān a également pris l'identité d'un mort et officie comme *Qāḍī* au Caire. Situation en miroir mais avec la distorsion nécessaire, cette différence apparemment infime qui permet cependant de distinguer le vrai du faux, l'objet de son image : Šīḥa, comme Ğawān, a pris la place d'un mort, mais lui ne l'a pas tué. Les deux impostures sont dévoilées au cours du même épisode, celui de l'enlèvement de Baybarš, conduit par Ğawān à Gênes. Ironiquement, Ğawān, en tentant de s'opposer aux prédictions du *Livre des Grecs*, ne cesse de les favoriser. En effet, c'est lui-même qui met en contact Šīḥa et Baybarš pour la première fois, comme nous l'avons vu.

Le surnom de Šīḥa-Protée convient d'autant mieux au personnage que ses déguisements, comme ceux de Ğawān, et plus tard ceux des fils de Šīḥa, Nuwayrid et Muḥammad Sābiq Šīḥīn, sont très différents des déguisements de Baybarš et des autres personnages. En effet, à chaque fois, Šīḥa « devient » le personnage qu'il imite. Il ne s'agit pas seulement de prendre les vêtements d'un autre, mais de « devenir » cet autre. On le voit déjà dans son premier déguisement, alors qu'il prend les vêtements de son cousin 'Ibrāhīm, puis imite son comportement, puis

lorsque, à la faveur d'une ressemblance, il « devient » Ğūnīt, le fils ressuscité du Babb de Gênes. Peu à peu, dans ses déguisements, l'osmose est complète, comme si un processus quasi magique était à l'œuvre. Ainsi les caractéristiques physiques de Šīḥa disparaissent sous le déguisement. Par exemple, le texte insiste très souvent sur la petite taille de Šīḥa (*qaṣīr* est le terme constamment employé pour le décrire), et fonde parfois tout un récit à partir de cette caractéristique³¹ ; cependant, il lui arrive de prendre l'identité d'un homme grand de taille, la différence étant comme magiquement abolie.

L'image du double prend toute son ampleur lorsque Šīḥa se déguise et « devient » Ğawān, et ceci à plusieurs reprises : lors de l'épisode de Tūfrīn, fils de ʿĪdamur et de Durr Malik³² (fasc. 115-116) ou encore lors de l'épisode de la révolte d'Iskandarūn, fils du Grand Vizir Šāhīn (fasc. 137-138). Bien sûr, ces déguisements de Šīḥa en Ğawān ont des effets immédiats dans les épisodes concernés, mais ils participent également d'un schéma plus vaste qui est révélé lorsque l'image du double atteint son paroxysme, alors que Šīḥa se déguise en Ğawān et que Ğawān lui rend la pareille, dans le même épisode, en prenant l'identité de Šīḥa³³. L'un se faisant passer pour l'autre et vice-versa, chacun ayant la même capacité de métamorphose, le texte pousse la situation jusqu'à l'absurde, désignant ses propres procédés dans une mise en abyme vertigineuse. Le texte révèle ainsi ses conventions, se jouant d'elles, introduisant une distance comique et même ironique par rapport aux codes qui régissent les stratégies narratives et la structure même du récit. Cette distanciation ironique était apparente dès le premier épisode de la *Sīra*, qui met en jeu le code même du héros et de la quête, puisque la recension damascène – comme la recension d'Alep, d'ailleurs – s'ouvre sur la quête d'un rêve perdu qui entraîne le récit à la recherche de son propre héros.

III. ŠĪḤA, AVATAR POPULAIRE D'ABŪ AL-FATḤ ET D'ABŪ ZAYD

Il nous reste, à présent, à examiner le personnage de Šīḥa comme un double possible de deux personnages de textes qui *a priori* n'ont rien à voir avec la littérature dite « populaire ». Il s'agit de Abū-l-Fatḥ al-Iskandarī, héros des *Maqāmāt* de Badī' al-Zamān al-Hamaḍānī, et Abū Zayd al-Sarūḡī, héros des *Maqāmāt* d'al-Ḥarīrī.

Il peut paraître incongru de comparer un héros de littérature populaire à celui d'une des formes les plus complexes de la prose arabe, les *Maqāmāt* ; pourtant, à la lecture de *Sīrat al-Malik al-Zāhir Baybars*, on ne peut qu'être frappé par quelques similitudes. Il ne s'agit pas seulement de traits de caractère, même si ceux-ci constituent un point de départ intéressant, mais aussi de la répétition d'un schéma d'apparitions masquées dans un lieu précis, puis de disparitions mystérieuses, assez proche de celui que l'on trouve dans les *Maqāmāt* de Bādī' al-Zamān al-Ḥamaḍānī et dans celles d'al-Ḥarīrī.

Le rapprochement entre les *Maqāmāt* et le roman picaresque occidental a déjà été fait par Mahmoud Tarchouna dans son livre intitulé *Les Marginaux dans les récits picaresques arabes et espagnols*³⁴. La littérature mettant en scène des héros itinérants et des brigands ou des marginaux n'est pas l'apanage de l'Occident et, si les *Maqāmāt* en sont un exemple, *Sīrat al-Malik al-Zāhir Baybars* en est tout aussi représentative, dans la mesure où nombre de personnages font partie de la marge. Ce qui diffère est le dessein qui, dans la *Sīra*, se propose de ramener cette marge vers le centre. La ruse devient alors une des caractéristiques fondamentales à la fois des marginaux et de ceux qui tentent de les réintégrer dans le système que constitue le gouvernement, au sens large, du Malik al-Zāhir et ses principes fondamentaux, et que le texte nomme « *al-Zāhirīya* ».

Lorsque René R. Khawam intitule sa traduction des *Maqāmāt* de Badī' al-Zamān *Le Livre des vagabonds : séances d'un beau parleur impénitent*³⁵, et celle des *Maqāmāt* d'al-Ḥarīrī *Le Livre des Malins. Séance d'un vagabond de*

*génie*³⁶, il fait référence à la fois à l'errance, au vagabondage qui est une des caractéristiques de Šīḥa, mais aussi de Ğawān³⁷ : en effet, tous deux ont des « points de chute », mais pas de véritable lieu de résidence désigné, leur lieu de naissance n'étant finalement qu'un point de départ. Les deux personnages sillonnent sans cesse le monde chrétien et le monde musulman pour apparaître et disparaître au moment opportun. Leur résidence est leur appartenance plutôt qu'un lieu véritable, lieu dont ils sont, d'une certaine façon, exilés : exil forcé (enlèvement de Šīḥa) ou provoqué par une attitude intolérable, comme lorsque Ğawān est chassé d'abord par son grand-père maternel qui l'envoie chez son oncle paternel, lequel finira lui aussi par le chasser. Ğawān se lance dans une quête qui n'aboutira qu'avec sa mort, puisque rechercher Šīḥa, pour Ğawān, c'est, selon la prédiction, rechercher sa propre mort. Pour d'autres raisons, Abū al-Fatḥ al-Iskandarī et Abū Zayd al-Sarūġī sont aussi des exilés. Le titre de l'ouvrage de Katia Zakharia sur les *Maqāmāt* d'al-Ḥarīrī évoque l'imposture : *Abū Zayd al-Sarūġī, imposteur et mystique*³⁸, deux qualificatifs qui s'appliquent bien à Šīḥa. Un autre rapprochement nous invite à voir la ruse comme mode de fonctionnement de ces héros, et donc de voir aussi dans les figures de Šīḥa/Ğawān, dans leur rapport de doubles, un avatar populaire des héros marginaux des *Maqāmāt* : lorsque Aḥmad Essyad compose un opéra à partir de quatre *Maqāmāt* de Badī' al-Zamān, il l'intitule *Le Collier des ruses*³⁹. Enfin, Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume, lorsqu'ils traduisent les épisodes essentiellement consacrés à Šīḥa, intitulent le huitième volume du *Roman de Baybars : La revanche du maître des ruses*⁴⁰, selon un des épithètes attribués à Šīḥa.

Sans vouloir réduire les *Maqāmāt* à un schéma simple, voire simpliste, on peut malgré tout dégager une trame, un déroulement de l'action communs à une majorité d'entre elles qui, s'ils ne suffisent pas à définir un genre, sont cependant assez forts pour s'imprimer dans l'esprit de l'auditeur/lecteur. Ici, la répétition est au service du récit,

qu'elle contribue à constituer à travers ce qui pourrait autrement apparaître comme des anecdotes fragmentaires. La présence d'un double niveau de narration, un narrateur et un transmetteur (ʿĪsā Ibn Hišām pour les *Maqāmāt* de Badī al-Zamān, et al-Ḥārīṭ Ibn Hammām pour celles d'al-Ḥārīṭ), la présence d'un héros et son double (ʿĪsā Ibn Hišām et Abū al-Faḥḥ d'un côté, al-Ḥārīṭ Ibn Hammām et Abū Zayd de l'autre), la présence fréquente d'un lieu de réunion (campement, tente, caravan-sérail, jardin, mosquée, etc.), l'apparition du héros, maître des ruses⁴¹, déguisé, son discours souvent énigmatique, fréquemment émaillé de vers, son dévoilement lorsqu'il est reconnu, le plus souvent par le transmetteur, dévoilement qui s'accompagne parfois d'un éloge, son départ précipité, autant d'éléments que nous retrouvons à travers les apparitions et disparitions répétées de Šīḥa Ğamal al-Dīn.

Une des premières apparitions de Šīḥa déguisé au *diwān* de Baybars se situe à une charnière du début de la *Sīra*, immédiatement après la chute d'al-'Arīš qui précède l'intronisation de Baybars au Caire. Šīḥa a joué un rôle important dans la prise d'al-'Arīš, utilisant, comme à l'accoutumée, la ruse et les déguisements. Il arrive, dans la tente du roi, déguisé en derviche et dit un poème, puis tend à Baybars une lettre en forme de poème. Celui-ci se réjouit car il apprécie fort la poésie. Il promet au derviche de lui accorder tout ce qu'il désire, et le derviche répond qu'il veut devenir le maître des *fidāwīyeh*. Baybars, apparemment sans savoir de qui il s'agit, lui promet cette charge. Le derviche se fait reconnaître comme étant Šīḥa. Le roi l'accueille les bras ouverts, lui offre à boire, puis ils se séparent, le roi retournant au Caire et Šīḥa à la poursuite de Ğawān. Cette saynète (que l'on pourrait tout aussi bien nommer « séance ») établit un motif que l'on retrouvera tout au long de la *Sīra*, souvent, comme ici, à la fin d'un épisode, avec des variations. La « grammaire » de ce motif reste toujours la même : apparition non annoncée d'un homme déguisé dans l'assemblée, plainte ou demande en forme de poème, attribution ou promesse d'une récompense, révéla-

tion de l'identité, soit par le personnage lui-même, soit par un autre personnage⁴². C'est au cours de cette première saynette que Šīḥa reçoit, de la part du *rāwī*, son nom de « maître des ruses » (*ṣāḥib al-ṣāflāra*⁴³).

Plutôt que de parler d'influence, de parallèles ou encore d'échos, je préfère utiliser le terme « analogues », qui laisse au lecteur toute latitude pour interpréter les données. On peut alors citer de nombreux épisodes parmi les aventures de Šīḥa, soit avec Baybarṣ comme double, soit avec Ğawān, qui comportent des éléments analogues à certaines *Maqāmāt*. Pensons, par exemple, à l'épisode de la « résurrection » de Ğūnīt, cité plus haut, et à la *Maqāma* de Badī' al-Zamān intitulée « Mossoul » (*al-mawsiliyya*) dans laquelle 'Īsā Ibn Hišām relate comment (avec sa complicité) Abū al-Fatḥ se fait passer pour un guérisseur et prétend ressusciter un mort, puis s'enfuit avant que son imposture ne soit découverte. Les différences sont aussi intéressantes que les ressemblances : dans les deux cas, c'est après une mésaventure que les personnages tombent fortuitement sur des funérailles : dans la *Maqāma*, la caravane de 'Īsā Ibn Hišām a été détournée par des brigands ; dans la *Sīra*, c'est après une tempête que Ğawān et Šīḥa, jetés sur le rivage près de Gênes, entendent parler des funérailles de Ğūnīt. Ici, le subterfuge va beaucoup plus loin et ses effets sont durables ; nous assistons à une véritable substitution puisque Šīḥa prend la place et l'identité du mort. Si, dans ce cas, c'est Ğawān qui est l'analogue d'Abū al-Fatḥ, rapidement, il se pose en mentor de Šīḥa à qui il montre le chemin de la ruse et de la dissimulation. Peu à peu, le disciple prend la place du maître et le surpasse en matière de ruse. Au contraire d'Abū al-Fatḥ et de Ğawān, qui ne possèdent aucun pouvoir particulier, Šīḥa, comme un caméléon, se confond avec le personnage dont il prend l'identité. Ainsi, on le retrouve à plusieurs reprises comme médecin maghrébin⁴⁴, et il lui arrivera non seulement de sauver et guérir des personnages autrement voués à une mort certaine, mais même de « ressusciter » un mort, comme c'est le cas avec 'Ibrāhīm⁴⁵. Le transfert qui s'opère dans la *Sīra*

de Ġawān à Šīḥa fait de ce dernier le véritable analogue des héros des *Maqāmāt*. Comme Abū Zayd, il peut aussi bien se déguiser en homme qu'en femme et, comme lui, il utilise son fils comme complice de ses ruses.

Il ne s'agit ici que d'une étude partielle portant sur un seul personnage, mais l'on voit bien comment, à partir de cette notion de double, tout un réseau de relations s'établit. Sur l'ensemble du récit, le double et la substitution constituent une vaste toile où se tissent ces relations entre les personnages et entre les différentes fonctions narratives, mais également entre les épisodes, assurant ainsi continuité et renouvellement. Double et substitution font partie du procédé plus général à l'œuvre dans la *sīra* en tant que genre : la répétition et la variation, et par là même se fondent sur des concepts essentiels à la réception de tout texte appartenant de près ou de loin à l'oralité (conte, *siyar*, théâtre) : l'attendu et l'inattendu, le même et le différent. Pour cela, il faut que non seulement les conventions du genre soient présentes, mais que le texte en joue, d'une manière ou d'une autre, et les mette en abyme. De ce point de vue, le texte de la recension de Damas est tout à fait exemplaire.

Notes

- 1 Le texte de référence est la recension de Damas, ms 29995, IFPO-IFEAD ; à partir d'ici, *SB*. Quand la référence est à l'édition de G. Bohas et K. Zakharia du même manuscrit, nous indiquons le volume, le fascicule et la page. Quatre volumes ont été imprimés à ce jour, soit 40 fasc. sur les 180 du manuscrit. Au-delà du 40^e fascicule, les références seront celles du manuscrit.
- 2 Il s'agit de la recension dont la traduction en français a été entreprise par G. Bohas et J.-P. Guillaume sous le titre *Le Roman de Baybars*, Paris, Sindbad, 1985-1998 ; dix volumes parus à ce jour.
- 3 Cette édition, qui date à l'origine du début du XX^e siècle, a été rééditée en cinq volumes par Ġamāl al-Ġiṭānī, Le Caire, al-Hay'a al-miṣriyya al-'amma li-l-kitāb, 1996.
- 4 Fascicule 20 dans la recension damascène.
- 5 Maḥmūd est le véritable nom du héros ; Baybarṣ est le nom que lui donne sa mère adoptive, Sitt al-Šām, à qui il raconte son histoire.
- 6 C'est ainsi que G. Bohas et K. Zakharia baptisent cet épisode dans leur édition de la recension de Damas, *Sīrat al-Malik al-Zāhir Baybarṣ*, Damas, IFPO-IFEAD, vol. 1, 2000, p. 71.
- 7 C'est ainsi que je choisis de nommer les ennemis de l'islam à l'Est, commandés par le Qān Halawūn. Historiquement, il s'agit des Mongols, qui ont provoqué la chute de Bagdad et du califat 'abbasside en 1258, et de leur chef Hulagu. Dans *SB*, on les nomme parfois « Mages » (*mağūs*), parfois 'ağamī, mais ce dernier terme comprend aussi les musulmans dont la langue n'est pas l'arabe. Ainsi, Baybarṣ lui-même, comme natif du Ḥwarizm, est à l'origine un 'ağamī.
- 8 Cette problématique du *zāhir* et du *bāṭin* informe toute la *Sīra*. La fonction du héros, ou plutôt des héros, ici, est de rendre manifeste ce qui existe déjà dans le monde caché, le « Monde du Secret » auxquels certains personnages appartiennent. Ce n'est pas le « secret » en lui-même, ni le Monde du Secret qu'il s'agit de révéler, mais ce qu'il recèle pour qu'advienne dans la *dunyā* ce que le Monde du Secret a prévu pour elle.
- 9 Les diverses recensions divergent à ce sujet. Dans celle d'Alep, Baybarṣ a, au moins partiellement, connaissance des grands événements jalonnant sa vie.
- 10 La formule de salut est le traditionnel « *al-salāmu 'alay-kum* » auquel Baybarṣ répond « *wa 'alay-kum-u al-salām wa raḥmatu llāh wa barakātu-h* ». *SB*, vol. 2, p. 318 (fasc. 20).

- 11 SB, vol. 2, fasc. 20, p. 319.
- 12 *Idem.*
- 13 *Idem.*
- 14 *Idem*, p. 324.
- 15 « Pilier de la religion ». Il s'agit là d'un surnom de Baybarṣ qui correspond à l'Histoire, mais qui n'est pratiquement pas utilisé dans SB.
- 16 « Splendeur de la religion ». SB, vol. 2, fasc. 20, page 324.
- 17 Il s'agit d'un *fidāwī* ismaélien qui, ayant refusé d'admettre Šīḥa comme sultan des forteresses et des citadelles, sur un véritable coup de folie, passe dans le camp franc.
- 18 Il s'agit ici de mon résumé de l'épisode. SB, fasc. 77.
- 19 Le terme revêt plusieurs sens. D'une part, étant en annexion dans la phrase (*ṣayf al-Zāhirī*), on pense à Šīḥa comme le défenseur, le bras droit du roi (*al-Malik al-Zāhir*) ; du reste, le système de gouvernement instauré par Baybarṣ est nommé, dans la *Sīra*, *al-Zāhiriyya* ; mais il est courant, dans le manuscrit, de trouver une annexion là où l'on devrait avoir nom + épithète ; on peut alors voir une référence au « manifeste » (*al-zāhir*), sens qui convient bien ici où Šīḥa se manifeste à Naṣīr comme le maître incontestable. SB, fasc. 77, p. 17.
- 20 SB, fasc. 77, p. 18.
- 21 C'est le nom que G. Bohas et J.-P. Guillaume ont choisi pour traduire *ḏā'ī al-ism*.
- 22 Il s'agit d'une arme, sorte de masse, acquise par Baybarṣ à Damas. Cette arme, qui reste l'arme favorite de Baybarṣ, fait partie de ce que l'on pourrait appeler les « objets magiques » dans la *Sīra*, dans la mesure où, d'une certaine manière, elle « trouve » en Baybarṣ son propriétaire désigné.
- 23 Drogue utilisée par les chrétiens comme les musulmans pour endormir ceux qu'ils veulent enlever.
- 24 Je traduis ainsi « *wa ba'da-ha 'afal marāḏak* », phrase qui permet à Baybarṣ de reprendre l'initiative, conclure l'affaire et tirer le bénéfice et le crédit de la prise d'al-'Arīš.
- 25 Ceci étant dit, nécessité fait loi et il arrivera, au cours du récit, que certains musulmans rebelles fassent l'objet de combats et soient mis à mort.
- 26 SB, vol. 1, fasc. 7, p. 197.
- 27 *Idem*, p. 198.
- 28 Cet épisode préfigure celui de l'enlèvement de Baybarṣ dont il a été question plus haut, et sa rencontre avec Šīḥa. Il est particulièrement ironique que ce soit justement Ġawān qui les mette en contact pour la première fois.

- 29 À plusieurs reprises, il soigne Baybars mais aussi d'autres personnages comme 'Ibrāhīm al-Ḥawrānī, de fait chef des *fidāwīyeh* et bras droit de Baybars.
- 30 Voir R. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, vol. 1, p. 808.
- 31 Comme par exemple celui qui concerne le *fidāwī* rebelle, Ḥasan al-Nisr Ibn 'Aḡbūr (fasc. 32).
- 32 Il s'agit d'un des nombreux épisodes où le fils (ou la fille) d'un musulman, mais élevé chez les chrétiens, prend les armes contre l'islam. Ici, il s'agit du fils de 'Idamur, un des émirs mamelouks proches de Baybars et de Durr Malik, sœur de Baybars, qui avait disparu, enlevée. À la fin de l'épisode, Durr Malik est retrouvée et Tūfrīn se convertit à l'islam.
- 33 Il s'agit de l'épisode de la reine Baḥrūma dans le fascicule 146.
- 34 Mahmoud Tarchouna, *Les Marginaux dans les récits picaresques arabes et espagnols*, Tunis, Université de Tunis, 1982.
- 35 Badī' al-Zamān, *Le Livre des Vagabonds. Séances d'un beau parleur impénitent*, trad. René R. Khawam, Paris, Phébus, 1997.
- 36 Al-Qāsim al-Ḥarīrī, *Le Livre des Malins. Séances d'un vagabond de génie*, trad. René R. Khawam, Paris, Phébus, 1992.
- 37 L'errance, sous ses diverses formes, frappe la quasi-totalité des personnages importants de SB. C'est un des grands thèmes de la *Sīra* qui mérite une étude approfondie.
- 38 Katia Zakharia, *Abū Zayd al-Sarūḡī, imposteur et mystique. Relire les Maqāmāt d'al-Ḥarīrī*, Damas, IFPO-IFEAD, 2000.
- 39 L'opéra a été composé en 1977. Il s'appuie sur les *Maqāmāt* suivantes : *al-Ḥamriyya*, *al-Sāsāniyya*, *al-Baḡdādiyya*, *al-Mawṣiliyya*.
- 40 G. Bohas et J.-P. Guillaume, *Roman de Baybars*, vol. 8, *La revanche du maître des ruses*, Paris, Actes Sud, Sindbad, 1996.
- 41 C'est le titre donné en français par René R. Khawam pour la traduction des *Maqāmāt* de *al-Ḥamaḏānī*.
- 42 Cette révélation est toujours un moment fort de la « performance » : en effet, lorsque le *ḥakawātī* révèle l'identité de Šīḥa, il frappe de son sabre une table en métal pour souligner le « coup de théâtre ».
- 43 SB, vol. 3, fasc. 27, p. 260-261.
- 44 La *Sīra* reprend ici à son compte la renommée des Maghrébins en matière de médecine.
- 45 Fasc. 45-46.

Résumé

Dès les premiers fascicules de la recension de Damas de *Sīrat al-Malik al-Zāhir Baybars*, un personnage apparaît, Šīḥa Ğamal al-Dīn, dont l'histoire accompagne et croise sans cesse celle du héros de la *Sīra*. Ce personnage est présenté comme le double du héros, mais se révèle très rapidement être le véritable opposant et double positif de l'antagoniste du récit, l'infâme prêtre Ğawān. Par son aspect protéiforme, ses disparitions et apparitions soudaines, Šīḥa se révèle également comme un analogue populaire des héros des *Maqāmāt*.

Abstract

From the very first booklets of the Damas manuscript of *Sīrat al-Malik al-Zāhir Baybars*, a new character is produced, Šīḥa Ğamal al-Dīn, whose function in the narrative is to accompany the hero in the fulfilment of his destiny. This character represents the hero's double, but soon reveals himself as the positive double and opponent of the antagonist of the *Sīra*, the perfidious priest, Ğawān. Through his ability to change shapes, his constant sudden appearing and disappearing, Šīḥa also functions as a popular counterpart of the heroes of the *Maqāmāt*.